

Thomas Robert Malthus
dans son contexte
...et dans le nôtre.

Paulette Taïeb
1993 (révisé, 2018)

THOMAS-ROBERT MALTHUS (1766-1834) n'est pas l'auteur d'un seul et unique livre, l'*Essai sur le principe de population* (1798), indépendamment du fait que lui-même considérait déjà que la deuxième version de l'*Essai*, qu'il fit paraître en 1803 sous un titre à la fois proche et distinct¹, constituait un deuxième ouvrage plutôt qu'une deuxième édition. Il est l'auteur d'une oeuvre; et cette oeuvre mérite d'être considérée en son entier.

Mais il y a du vrai dans la sélection faite par la renommée. Quand on a l'*Essai*, on a logiquement tous les autres écrits de Malthus². Mais quand on a l'*Essai* on a aussi un ouvrage différent de tous les autres par cette maîtrise exceptionnelle qui est l'apanage des grands textes, des textes fondateurs.

Ce que fonde l'*Essai* ce n'est pas seulement la démographie moderne. C'est aussi l'économie moderne, en produisant dans ce domaine le décrochage d'avec l'ancienne police, que ni les Physiocrates, qui l'ont amorcé en France aux alentours de 1760, ni même Smith, qui en a constitué les bases en 1776 dans son *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, n'avaient les moyens de réussir. Il apparaît alors moins étonnant et moins anecdotique que Malthus, en devenant en 1805 professeur d'histoire moderne et d'économie politique au Collège de la Compagnie des Indes occidentales, ait été, de fait, le premier professeur d'économie politique en Angleterre.

Qu'est-ce donc qu'en 1798 Malthus a fait en matière d'économie politique qui tranche radicalement avec tout ce qui précédait? Essentiellement, il inscrit l'économie dans ce qui sera désormais sa démarche fondamentale, c'est-à-dire l'élaboration purement abstraite

-
1. Le titre complet du livre paru en 1798 est *Essai sur le principe de population, et son influence sur l'amélioration future de la société. Avec des remarques sur les spéculations de M. Godwin, de M. Condorcet et d'autres auteurs*. Celui du livre de 1803 est *Essai sur le principe de population, ou aperçu de ses effets passés et présents sur le bonheur humain, avec une exploration des perspectives que nous avons de supprimer ou d'atténuer à l'avenir les maux qu'il occasionne*.
 2. Depuis *Recherche de la cause du haut prix actuel des vivres* (1800) jusqu'aux *Définitions en Économie politique* (1827), en passant par *Enquête sur la nature et le progrès de la rente et sur les principes par lesquels elle est réglée* (1815) ou par les *Principes d'économie politique* (1820).

en un tout cohérent des conséquences qui peuvent être tirées d'un seul axiome, ou du moins d'un axiome principal.

La démarche purement théorique inaugurée en économie par Malthus dans l'*Essai* première manière³ suscitera d'ailleurs immédiatement sur la même matière, c'est-à-dire sur la crise, cette fois déclarée et non plus seulement annoncée, une architecture concurrente. Il s'agit de celle que Ricardo a d'abord esquissée en 1815 dans son *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits des fonds*, puis parachevée en 1817 dans ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt*. De même que Malthus conclut, par tout l'enchaînement des raisons, de « la tendance perpétuelle de la race humaine à s'accroître au-delà des moyens de subsistance »⁴ à l'effet social paradoxalement désastreux des lois d'assistance publique (*poor laws*); de même Ricardo conclut, par tout l'enchaînement des raisons, du postulat liant les valeurs relatives des marchandises aux quantités comparatives du travail nécessaire à leur production respective, à la tragique erreur économique et sociale qu'il y aurait à penser résoudre par les dispositions protectionnistes des lois sur les grains (*corn laws*) la crise agricole frappant l'Angleterre à cette époque.

On rappelle que chacun des deux corps de lois visés, dont l'objet initial était identiquement social⁵, remontait au moyen-âge et, sous la forme qu'on leur connaissait au XVIII^{ème} siècle, à Elizabeth I^{ère}. On rappelle également que ce que les théoriciens anglais mettent en cause dans le dernier quart du XVIII^{ème} siècle et dans le premier quart du XIX^{ème}, c'est justement leur archaïsme, qui les rend inadaptés aux situations contemporaines issues de la dynamique des sociétés.

Pour Malthus, qui revient ainsi totalement sur le plaidoyer qu'il avait fait en 1796, dans un opuscule intitulé *La Crise*, en faveur des dispositions étendant l'assistance publique, les *poor laws* aggravent le principe de population au lieu de l'atténuer, et aboutissent, à l'encontre de leur objet, à faire assurer à la famine et à la misère, ces « expédients les plus ultimes et les plus atroces de la nature » même, la régulation du volume de la population au volume des subsistances. Conçues à des époques où prévalait l'idée qu'il n'est pour un pays de richesse que d'hommes et conduites par là-même à assujettir à des principes de

3. L'ouvrage perdra au fil des éditions successives son caractère fiévreusement abstrait pour s'enrichir de tout un appareil historique et démographique rassemblé par Malthus.

4. C'est-à-dire de ce que le pouvoir de population (*power of population*) des hommes est supérieur au pouvoir de production de la nature.

5. Les *corn laws* avaient été initialement établies pour assurer au peuple un approvisionnement abondant à des prix justes et stables.

moins en moins stricts le secours aux indigents⁶, elles contribuent à déréaliser la contrainte de subsistances et poussent ainsi à la croissance de la population, alors même qu'en raison de l'avarice de la nature la production des subsistances ne peut se développer au même rythme. Aussi la hausse du prix des subsistances, qui résulte alors d'une offre accrue relativement insuffisante par rapport à la demande d'une population accrue, conjuguée à la baisse des salaires, qui découle d'une offre de travail devenue pléthorique, conduit-elle, en élargissant le cercle de la misère et de la faim des indigents à toute la population, au rétablissement de l'équilibre population/subsistances.



Le remarquable de l'*Essai* de Malthus n'est pas seulement dans l'exhaussement de l'économie au registre hypothético-déductif qu'il réalise et impulse. Le remarquable, c'est aussi qu'il offre à l'observation ce que l'économie moderne doit aux Lumières, à savoir qu'elle est un effet de leur puissance, même si le projet de l'ouvrage était de porter un coup d'arrêt à leurs débordements idéalisateurs.

Déjà, autant par l'inspiration du style que par la hauteur du contenu, l'*Essai* de 1798 s'annonce, dès les premières lignes, comme la continuation par les mêmes moyens, mais dans une autre direction, de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* rédigée par Condorcet en 1793. Ainsi commence Malthus :

«Les découvertes considérables et inattendues survenues ces dernières années dans les sciences de la nature; la diffusion croissante des connaissances générales, conséquence du développement de l'imprimerie; l'inclination ardente, exaltée, à la recherche, qui prévaut dans tout le monde intellectuel, et même non intellectuel; *l'éclairage nouveau et extraordinaire projeté sur les problèmes politiques*, qui éblouit et émerveille l'intelligence; et, en particulier, *ce phénomène prodigieux dans l'horizon politique, la Révolution française, qui, telle une comète de feu*, semble devoir soit insuffler aux habitants prostrés de la Terre une vie et une énergie renouvelées, soit les embraser et les détruire; tout cela a contribué à faire naître chez nombre d'hommes éclairés l'opinion que nous abordions une ère

6. Cela a été effectivement le cas sous le règne de George III (1760-1820) marqué par la grande hausse du prix des denrées de 1765 à 1774, les perturbations du commerce entraînées par les guerres de 1756 à 1763 et de 1774 à 1783, l'invention de la machine à vapeur et de la machine à filer et la croissance rapide de la population.

grosse des plus grands changements, et que ces changements seraient, dans une certaine mesure, décisifs pour le destin futur de l'humanité.»⁷

On peut même dire que l'*Essai* est la réponse imaginée par Malthus à une interrogation, dont il puise le contenu dans l'ouvrage de Condorcet et dont il se sert pour démonter le système égalitaire de Godwin⁸. L'interrogation, où se retrouve l'idée que la multiplication des hommes est à proportion de la multiplication des subsistances⁹ et où point, à travers la crainte de la surpopulation¹⁰, l'angoisse qu'engendrent les périodes de progrès en grappes, rapides et intenses, est formulée par Condorcet dans les termes suivants :

«Mais dans ces progrès de l'industrie et du bien-être [...] chaque génération [...] est appelée à des jouissances plus étendues, et, dès lors, par une suite de la constitution physique de l'espèce humaine, à un accroissement dans le nombre des individus; alors, ne doit-il pas arriver un terme [...] où l'augmentation du nombre des hommes surpassant celle de leurs moyens, il en résulterait nécessairement, sinon une diminution continue de bien-être et de population, une marche vraiment rétrograde, du moins une sorte d'oscillation entre le bien et le mal? Cette oscillation dans les sociétés arrivées à ce terme ne serait-elle pas une cause toujours subsistante de misères en quelque sorte périodiques ? Ne marquerait-elle pas la limite où toute amélioration deviendrait impossible, et, à la perfectibilité de l'espèce humaine, le terme qu'elle atteindrait dans l'immensité des siècles, sans pouvoir jamais le passer?»¹¹

Comment ne pas reconnaître dans cette interrogation de Condorcet «la grande question à débattre aujourd'hui», dont Malthus déclare qu'«on a dit qu'elle est celle de savoir si l'homme va désormais s'élancer, à une allure accélérée, vers un progrès sans limite, encore

7. *Essai* 1798, ch. I.

8. *Enquête concernant la justice politique et son influence sur la vertu générale et le bonheur général*, 1793. Malthus se réfère aussi à l'essai sur l'avarice et la prodigalité contenu dans *Le Questionneur: Réflexions sur l'éducation, les mœurs et la littérature. En une série d'essais*, 1797.

9. La relation du nombre des hommes au nombre des subsistances repose, comme en témoigne ce court extrait de *La Richesse des nations*, sur l'espèce humaine, espèce animale parmi d'autres: «Comme les hommes, ainsi que tous les autres animaux, se multiplient naturellement à proportion de leurs moyens de subsistance, la nourriture est toujours, plus ou moins, demandée.»

10. qui pourrait être aussi la forme nouvelle prise par l'ancienne crainte de la multitude.

11. *Esquisse*, Xe époque.

inimaginable, ou bien *s'il est condamné à osciller perpétuellement entre le bien-être et la misère*, tous ses efforts le laissant toujours à une distance incommensurable du but poursuivi»¹²? Et, dès lors, comment ne pas voir que le registre adopté par Malthus, la prédictibilité rationnelle, comme le terrain où il se place, la perfectibilité de la société, sont le registre et le terrain privilégiés par Condorcet?

Lié ainsi aux Lumières, l'avènement de l'économie théorique, de cette future mathématique sociale rêvée par Condorcet, s'avère coïncider avec un déplacement d'objet notable. Ce qui désormais apparaît important, ce n'est plus tant la richesse des nations et de la recherche de ses causes, mais, à travers la question de la perfectibilité de la société, le bonheur humain et la recherche des causes qui l'affectent.

«L'objet déclaré des recherches du docteur Adam Smith», dit encore Malthus, «est la nature et les causes de la richesse des nations. Mais il y a une autre recherche, peut-être encore plus intéressante, qu'il y mêle par moments; je veux dire une recherche sur les causes qui affectent le *bonheur des nations*, ou le *bonheur et le bien-être des catégories inférieures de la société*, qui forment, dans toutes les nations, la classe la plus nombreuse. Je suis suffisamment conscient que ces deux sujets sont étroitement liés et que les facteurs qui tendent à augmenter la richesse d'un État tendent aussi, en général, à augmenter le bonheur des classes inférieures de la population. Mais peut-être le docteur Adam Smith a-t-il considéré ces deux recherches comme plus étroitement liées encore qu'elles ne le sont en réalité; tout au moins, il ne s'est pas arrêté à considérer les cas où la richesse d'une société (suivant sa définition de la richesse) peut augmenter sans la moindre tendance à améliorer les conditions de vie de la classe des travailleurs.»¹³

Et, si en cette fin du XVIII^e siècle questions et recherches se déplacent de la *richesse* des sociétés à «leur» *bonheur*, c'est qu'en cette fin du XVIII^{ème} siècle les sociétés pressentent ou découvrent déjà les contreparties du recul indéfini de l'horizon des progrès, pressentent ou découvrent déjà que, si la richesse est désormais à portée de mains puisqu'elle n'est plus l'affaire du nombre des hommes mais de techniques, elle se paye d'un toujours trop d'hommes, que leur trop même exclut d'y trouver leur part quoiqu'elle s'accroisse.

12. *Essai* 1798, ch. I.

13. *Essai* 1798, ch. XVI.

Avec Malthus, le rêve se dissipe. Les lois de la nature ne sont ni un mal ni un bien. Elles sont. On ne peut leur échapper quoiqu'il n'y ait pas à s'y résigner. Leur maîtrise ne peut consister dans un ailleurs hypothétique, où celles de leurs actions qui sont malheureuses seraient, par miracle ou par artifice, abolies, et où, état parfait, viendrait s'achever l'histoire. L'histoire n'a pas de fin, les miracles n'existent pas, et l'artifice ne peut rien contre la nature. Seule, la nature peut quelque chose contre elle-même. Sa maîtrise passe alors par la connaissance et l'utilisation des mécanismes auto-régulateurs qu'elle comporte. Adam Smith avait fait voir que, « dans le corps politique, l'effort naturel que fait constamment chaque homme pour améliorer sa propre condition est un principe de conservation capable de prévenir et de corriger à bien des égards les mauvais effets d'une économie politique dans une certaine mesure à la fois partielle et oppressive. »¹⁴ Il a fait la moitié du chemin. Avec le désir d'améliorer son sort, « la crainte de l'empirer, de même que la *vis medicatrix* de la nature en médecine, joue en politique le rôle d'une *vis medicatrix rei publicae*. »¹⁵ Ce qu'il faut, c'est aiguïser par l'instruction et sa diffusion la sensibilité de chacun à ce double signal, au lieu de l'anesthésier par des interventions mal comprises. Ce qu'il faut c'est aiguïser en chacun les défenses, au lieu de les émousser.

Ainsi l'*Essai sur le principe de population* n'a pas seulement ouvert la voie à l'économie moderne. Il a aussi, de l'aveu même aussi bien d'Alfred Wallace que de Charles Darwin, frayé la voie à la théorie de l'évolution.



PRINCIPAUX ÉCRITS PUBLIÉS DE MALTHUS.

1798, *An Essay on the principle of population, as it affects the future improvement of society. With remarks on the speculations of Mr. Godwin, M. Condorcet and others writers.*

1800, *An Investigation of the Cause of the Present High Price of Provisions: containing an illustration of the nature and limits of fair price in time of scarcity; and its application to the particular circumstances of this country.*

14. *Richesse des nations*, Livre IV, ch. IX.

15. *Essai*, 1803, Livre II, ch. III. Voir aussi Livre IV, che. XII.

- 1803, *An Essay on the Principle of Population, or a view of its past and present effects on human happiness, with an inquiry into our prospects respecting the future removal or mitigation of the evils which it occasions.*
- 1807, *A Letter to Samuel Whitbread, Esq., M.P., on His Proposed Bill for the Amendment of the Poor Laws.*
- 1813, *A Letter to the Rt. Hon. Lord Grenville, occasioned by some observations of His Lordship on the East India Company's establishment for the education of their civil servants.*
- 1814, *Observations on the Effects of the Corn Laws, and of a rise or fall in the price of corn on the agriculture and the general wealth of the country.*
- 1815, *The Grounds of an Opinion on the Policy of Restricting the Importation of Foreign Corn, intended as an appendix to «Observations on the Corn Laws».*
- 1815, *An Inquiry into the Nature and Progress of Rent, and the principles by which it is regulated.*
- 1820, *Principles of Political Economy, considered with a view to their practical application.*
- 1823, *The Measure of value stated and illustrated, with an application of it to the alteration in the value of the english currency since 1790.*
- 1827, *Definitions in Political Economy, preceded by an inquiry into the rules which ought to guide political economists in the definition and use of their terms; with remarks on the deviation from these rules in their writings.*